

AU
SERVICE
SECRET de
MARIE
ANTOINETTE

FRÉDÉRIC LENORMAND

L'ENQUÊTE
DU BARRY



Éditions
de La Martinière

AU
SERVICE
SECRET de
MARIE
ANTOINETTE 

L'ENQUÊTE
DU BARRY

AU
SERVICE
SECRET de
MARIE
ANTOINETTE

FRÉDÉRIC LENORMAND

L'ENQUÊTE
DU BARRY

EAN : 978-2-7324-9071-7

© 2019 Éditions de La Martinière,
Une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Le roi n'a qu'un homme, c'est sa femme.

Mirabeau

L'air des bijoux

Ce 24 décembre 1770, les grands joailliers Bœhmer et Bassenge se rendaient à Versailles pour présenter à Mme du Barry les plus beaux diamants qu'un roi de France pouvait offrir à une favorite. La comtesse en achetait beaucoup depuis que c'était Louis XV qui payait.

Leur commis, Tobias Kettermann, portait un écrin plat assez large pour contenir un collier en pendentif avec les boucles d'oreilles assorties, et un autre où l'on devinait un bracelet et une aigrette en diamants. Deux gardes discrets les escortaient.

La nuit tombait quand leur carrosse s'arrêta devant le château. Une dame en robe de cour, un mantelet d'hermine sur les épaules, vint leur annoncer que Mme du Barry les attendait à Trianon, le joli pavillon que lui prêtait Sa Majesté. Elle indiqua le chemin au cocher.

La voiture contourna le château par la rue des Réservoirs et franchit la grille qui donnait sur une avenue rectiligne. Les chevaux trottèrent sur les allées où les arbres centenaires étendaient leurs branches nues comme de longs bras de géants fatigués. MM. Bœhmer et Bassenge avaient cru que la comtesse les recevrait au Petit Trianon, mais c'est devant le grand que leur cocher arrêta l'équipage.

Illuminé, le Grand Trianon ressemblait à une bonbonnière en feu. Deux valets leur ouvrirent une longue pièce percée de hautes ouvertures arrondies et meublée de banquettes de velours rouge. Dans une cheminée du bois brûlait. Ils s'étonnèrent de voir qu'ils étaient seuls.

– Ces messieurs ne savent pas la nouvelle ? dit l'un des valets. M. le duc de Choiseul n'est plus Premier ministre depuis une heure !

Tout ce que le château comptait de courtisans était allé voir le ministre quitter son cabinet pour monter dans la berline qui le conduirait en exil sur sa terre de Chanteloup. Mme du Barry, à qui l'on devait cette disgrâce, s'en était abstenue.

Les cinq visiteurs commentèrent l'événement. Voilà ce que récoltait Choiseul pour avoir injurié tant de fois l'amie du roi. Entre sa maîtresse et son ministre, Sa Majesté avait tranché.

– Comment cela se passe-t-il, le renvoi d'un Premier ministre ? demanda Bassenge.

Le valet expliqua que les gardes allaient faire monter M. le duc dans une voiture fermée qui franchirait la grille entre deux rangs de cavaliers.

La femme qui les avait accueillis dans la cour du château, sans doute une dame d'honneur de Mme du Barry, vint leur annoncer qu'ils seraient bientôt reçus. Madame mettait la dernière main à sa toilette. Elle voulait être radieuse pour son triomphe et comptait sur les parures qu'ils apportaient pour compléter l'effet.

De nouveau seuls, ils commentèrent l'animosité entre la favorite et le ministre. Ce soir, l'un voyagerait rencogné sur les coussins d'un carrosse solitaire qui roulerait dans le froid nocturne, tandis que l'autre, victorieuse, brillerait des mille éclats des diamants qu'ils lui apportaient. Sous les lustres de Versailles, applaudie de tous. *Sic transit gloria mundi* ! Ils étaient contents de se trouver du bon côté du balancier de la gloire.

– Ne sentez-vous pas une odeur de brûlé ? dit Bassenge.

Ils se levèrent de leurs banquettes pour voir ce que c'était. Un panache de fumée grise bien visible sous la lune s'élevait à l'autre bout du parc. Deux nouveaux serviteurs vêtus de la livrée de la comtesse entrèrent avec une collation sur un plateau en argent.

– Les jardiniers brûlaient de vieilles souches tout à l’heure, dit l’un d’eux, le feu sera reparti tout seul.

Cela ne durerait pas. Et, au pire, le château possédait plusieurs pompes à incendie que l’on pouvait alimenter grâce aux nombreux points d’eau. Les visiteurs contemplèrent la colonne blanche qui striait le ciel avec d’autant plus de sérénité qu’ils ne couraient aucun danger. Le plateau de biscuits et de rafraîchissements leur semblait d’un plus grand intérêt.

Trois coups de sifflet retentirent non loin. Cela faisait-il partie des mesures contre l’incendie ?

– Non, les gardiens indiquent que les grilles sont à présent fermées jusqu’à demain matin. Vous devrez sortir par l’entrée principale tout à l’heure.

Puis ils ajoutèrent, avec beaucoup de cérémonie :

– Madame vous prie de lui pardonner son retard.

Les deux joailliers comprenaient fort bien que la favorite voulait être au sommet de ses charmes. Elle devait souhaiter remercier Sa Majesté d’avoir renvoyé, pour elle, un ministre qui se dévouait pour le royaume depuis quinze ans. En outre, la perspective d’échanger bientôt leurs bijoux contre une somme exorbitante rendait leur attente délicieuse. Ils se rassirent confortablement sur les banquettes et ne tardèrent pas à sombrer l’un après l’autre dans un sommeil plein de félicité, y compris le commis et les gardes du corps.

Une heure environ s’écoula entre le premier ronflement de M. Bœhmer et le moment où des secousses

l'éveillèrent difficilement. Il frissonna. Le feu s'était éteint dans la cheminée, il régnait un froid glacial.

– Que faites-vous là ? demanda un garde en uniforme qui venait de surgir.

– J'apporte à Mme du Barry les diamants qui sont dans ces écrins, répondit le joaillier d'une voix pâteuse.

– La comtesse est au château, vous n'avez rien à faire ici !

Étonnés de voir éclairé le pavillon où patientaient nos deux infortunés, des serviteurs avaient alerté la capitainerie. L'officier de service s'était déplacé avec quelques hommes. La favorite n'était jamais à Trianon les lundis : c'était jour de bal, elle se préparait pour danser.

– Mais elle va avoir besoin de nos bijoux ! répondit Charles Bœhmer, l'esprit encore embué. Voyez donc !

Il ouvrit l'écrin qui reposait sur ses genoux et poussa un cri.

*

Arrivée d'Autriche au mois de mai pour épouser l'héritier du trône, Marie-Antoinette fut témoin de la discrète effervescence qui s'empara du château ce soir-là. Le Grand Prévôt de France faisait beaucoup d'efforts pour contenir sa nervosité.

– Que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle à sa dame d'atour, la princesse de Chimay.

Officiellement, tout allait bien. Personne n'avait dérobé une fortune en diamants dans un salon du Grand Trianon – non, non, pas le moins du monde ! Le Prévôt de l'Hôtel n'avait pas non plus fait verrouiller toutes les issues du domaine. Et on ne recherchait pas une troupe de bandits qui devait se terrer quelque part...

La jeune Dauphine battit des mains. Cette incertitude était excitante comme un roman de Daniel Defoe. Elle avait adoré lire *Robinson Crusoé* et *Les Heurs et malheurs de la fameuse Moll Flanders*. Leurs aventures rendaient son quotidien moins morose.

*

Louis du Bouchet, marquis de Souches, réfléchissait dans son cabinet de travail. Les bijoutiers Charles Boehmer et Paul Bassenge se tenaient debout et interdits en face de lui.

Il avait hérité de son père la charge de Grand Prévôt de France, aussi appelé Prévôt de l'Hôtel, responsable de la sécurité du château. Comme ce bâtiment était ouvert à tous les vents, il s'étonnait chaque jour que les princes et princesses ne soient pas détroussés jusque dans leurs appartements et dans leur sommeil. Ils ne devaient qu'à sa vigilance de conserver

leurs biens et objets de valeur. Mais ce soir sa sagacité avait été prise en défaut.

Depuis le 9 septembre de cette année, le roi couchait au Petit Trianon avec Mme du Barry, chacun, à Versailles, le savait. Les auteurs du forfait restaient introuvables, en dépit des recherches. Ces éléments conduisaient le premier policier de Sa Majesté à deux hypothèses : l'une désagréable, l'autre épouvantable.

Soit ces crapules avaient fui avec leur butin, en dépit des mesures qu'on avait prises et au mépris de toute moralité. Soit elles étaient encore ici, sous son nez. Et la meilleure explication au fait qu'on ne les avait pas repérées était forcément qu'elles appartenaient au personnel ordinaire du château. Les voleurs avaient revêtu leur livrée habituelle et s'étaient fondus dans la masse de ceux qui servaient quotidiennement le souverain.

Les hommes du Grand Prévôt avaient repéré des traces de fuite. Mais il n'y croyait pas, elles semblaient fabriquées : une corde jetée par-dessus le mur d'enceinte, un plan de la région oublié sur la route, un tas de crottin comme si des chevaux avaient attendu là... Admettons. Mais aucun poste de garde ne les avait vus passer, aucun témoin ne les avait croisés.

Ils étaient la cible d'une mise en scène.

Certes, n'importe qui pouvait entrer, *a fortiori* se promener, dans le parc. La résidence royale était une caverne d'Ali Baba, sans aucun sésame réclamé à

l'entrée. Mais il fallait, pour monter ce guet-apens, connaître les usages de l'endroit, les lieux et le fonctionnement du service.

Le ver était dans la pomme.

Au nombre des incidents survenus lors de la soirée, on déplorait, en plus de la disparition des bijoux, l'incendie d'un tas de feuilles qu'on avait mis un quart d'heure à éteindre et la disparition incompréhensible d'un petit tableau qui ornait l'un des murs de Trianon. Il s'agissait d'un paysage, et sa trace quadrangulaire restait bien visible sous le cordon de velours orné d'un nœud qui l'avait soutenu. C'était un objet décoratif sans grande valeur, on ne s'expliquait pas la raison du vol. Cet escamotage ne faisait qu'ajouter au mystère et à l'incohérence dans lesquels on baignait depuis la découverte du forfait. M. de Sourches était pris dans un faisceau d'événements incohérents.

Lancés à travers le parc, ses gardes opérèrent des rafles, fouillèrent les passants de rencontre et mirent sur-le-champ sous les verrous ceux qui leur semblaient de mauvais aloi.

Si l'on excluait cette ridicule mise en scène de la corde sur le mur, comment imaginer que les voleurs se soient échappés ? Ils n'avaient pu franchir les grilles : elles avaient été fermées pour la nuit juste avant le forfait. Les fosses qui entouraient le jardin de Trianon rendaient toute fuite nocturne impossible, ou du moins très délicate. Les soldats avaient

été jetés sur les routes avec ordre de fouiller tous les voyageurs.

Peut-être les bandits seraient-ils dénoncés lors de la revente des pierres. Les deux joailliers en avaient fourni une description détaillée.

L'accablement s'empara du Prévôt. Au fil des rapports qui arrivaient sur son bureau, il apparut que les gardes suisses qui contrôlaient les grilles avaient bien vu entrer quatre individus douteux. Mais on n'avait pas donné aux gardes pour mission d'arrêter les gens douteux... Pas plus qu'on ne les avait chargés de vendre du vin aux promeneurs, remarquez : cette occupation les accaparait pourtant davantage que le contrôle des quidams. Affectés à la surveillance des entrées, les Suisses n'auraient pour rien au monde quitté leurs guichets pour aller faire du zèle dans les jardins. Ces postes étaient véritablement le refuge des incompetents, des invalides et des ivrognes. Tout entrait librement : les voitures des particuliers, les chevaux de poste, les nourrices, les valets et les marmitons. Les enfants venaient jouer autant qu'il leur chantait, les jardiniers se plaignaient de trouver leurs plantations piétinées... Deux gardes-bosquets avaient bien été missionnés : mais la superficie était si vaste que leur travail était voué à l'échec. Ce parc était le royaume de la liberté et des turpitudes en tout genre.

Debout devant le Grand Prévôt, Boehmer et Bassenge continuaient de prétendre qu'une dame d'honneur les

avait priés de se rendre au Grand Trianon, là où on les avait trouvés endormis.

– Nous savons que l’endroit est réservé à la reine de France, mais...

– Mais vous avez pensé que Mme du Barry l’était devenue en secret, peut-être ?

Depuis le décès de la reine Marie Leszczyńska, deux ans plus tôt, il n’y avait plus de reine en France, le Grand Trianon restait inhabité la plupart du temps.

– Je me vois contraint d’arriver à une conclusion accablante..., dit le Grand Prévôt.

Ce que sa conclusion avait d’accablant, c’était qu’il ne comprenait pas du tout les circonstances du vol. C’était à croire que ces bois étaient habités par de petits lutins qui escamotaient les bijoux et retournaient se cacher sous terre ou dans les arbres.

D’autres hypothèses saugrenues lui venaient à l’esprit. On pouvait supposer que les voleurs avaient allumé un feu à l’autre bout du parc pour faire diversion et éloigner les gardes. Il ne pouvait être autrement, après tout : il avait interdit qu’on en allume et chargé ses gardes de faire respecter cette directive.

Ou encore : qu’est-ce que cette soirée-là avait de particulier, hormis les préparatifs du bal ? Le renvoi de Choiseul ! Les voleurs pensaient peut-être faire sortir le collier grâce à la voiture du ministre disgracié ? L’un des sacs qu’on avait déposés dans sa voiture devait contenir les bijoux volés. Il envoya donc

également un cavalier tenter de rattraper la lourde berline.

Imaginons qu'on retienne cette idée. Pour savoir à l'avance que Choiseul serait renvoyé ce soir, il fallait être dans le secret des dieux, ou celui d'une poignée de secrétaires d'État... Appartenir au premier cercle de la favorite. Être le roi en personne. Écouter aux portes... À moins que... Il existait une sorte de gens qu'on oubliait toujours, qui faisaient partie du mobilier, qui avaient pour profession d'être aussi utiles qu'invisibles. Il eut du mal à admettre qu'il devait aussi traquer ses voleurs parmi les mille cinq cents domestiques du château. C'était chercher une aiguille dans une botte de foin. Qu'on lui donne de bons complots nobiliaires, de bonnes conjurations de palais à régler à coups de hache ou d'exil ! Mais pas ça ! Pas la conspiration des souris fuyantes et sans nom !

Il dut se rendre à l'évidence. S'il établissait une équation entre le montant farouche du butin et les émoluments de ceux qui habitaient ici, il fallait chercher les coupables parmi le petit personnel. À Trianon, les joailliers avaient rencontré en tout quatre valets et une dame. Si l'on divisait entre ces cinq personnes un butin dont la valeur s'élevait à cinq cent mille livres grosso modo, moins les frais de taille et de cession à des intermédiaires, il resterait à chacun de quoi mener une existence très enviable.

*

Le Grand Prévôt fut reçu par le duc de La Vrillière, ministre de la Maison du roi, le supérieur de tous les policiers du royaume. Depuis vingt ans, La Vrillière commandait aux forces de l'ordre, il en avait vu d'autres.

– Merci de me recevoir. Venons-en tout de suite au sujet, la situation est grave. J'ai d'abord cru que M. de Choiseul avait emporté les bijoux de Mme du Barry en quittant le château, commença le Grand Prévôt.

– Ce serait bien là de ses façons, dit La Vrillière.

– Mais quand nous avons rattrapé sa voiture, il ne les avait pas, les fouilles n'ont rien donné, et il a affirmé ne rien savoir de cette affaire. C'est à croire que le diable lui-même aurait commis ce vol.

– C'est possible. Satan ne délègue pas toujours à ses subordonnés, dit le ministre.

Qu'il s'agît ou non d'une manœuvre de Choiseul, cela revenait au même : ils étaient ridicules dans les deux cas. Ce n'était pas la disparition de quelques diamants qui était dangereuse : seul le scandale menaçait leurs carrières. Le roi se soucierait peu du malheur advenu à une paire de bijoutiers parisiens. Mme du Barry se fournirait ailleurs, on en serait quitte pour assurer la guilde des orfèvres de la sympathie de la Couronne. L'opinion publique, c'était autre chose.

